

Portrait d'une potière entre deux terres

Autor(en): **Gordon-Lennox, Odile**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses**

Band (Jahr): **85 (1997)**

Heft 1403

PDF erstellt am: **21.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-281169>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

PAYSANNES, PRISE DE POUVOIR ET PARTAGE

L'anthropologue Yvonne Preiswerk était l'une des responsables et animatrices du séminaire «Créativité, femmes et développement», tenu en novembre dernier à l'Institut universitaire d'études du développement de Genève. Suite à cette mise en vedette de l'inventivité des Africaines, Asiatiques, Latino-américaines et... des paysannes lucernoises face aux enjeux des genres et des chaînes élémentaires, elle évoque les liens qui réunissent les femmes et la terre. Existe-t-il des points communs entre une paysanne suisse et une paysanne sénégalaise?

De tout temps et partout, par ses fonctions de production, de reproduction et d'éducation, la femme s'est trouvée au centre de la vie communautaire et familiale, un fait particulièrement visible dans les sociétés dites rurales et traditionnelles. Le lien qui unit la femme et la terre est immédiat, d'autant plus qu'elle a participé à toutes les pratiques de production de nourriture, ce qui lui a conféré jadis un très grand pouvoir.

Une autre donnée relie universellement les femmes de milieu rural: lorsqu'un problème concerne la sphère de production-reproduction et la qualité de vie, ce sont toujours elles qui montent au créneau pour répondre aux urgences, qu'il s'agisse de salubrité publique, d'éviter des maladies à leurs enfants ou de créer des jardins familiaux.

Durant le séminaire, l'anthropologue Corinne Wacker évoquait la transmission des savoirs entre deux générations de paysannes lucernoises:

Quel a été l'apport de cette expérience?

Il est absolument extraordinaire de constater à quel point elles ont pris un pouvoir, qu'elles ont ensuite partagé avec les hommes, alors qu'il se produit habituellement le contraire. Ces paysannes ont introduit les nouvelles technologies bio, se les sont transmises

d'une génération à l'autre et les maris se sont montrés intéressés à partager ce savoir sans qu'elles se laissent rafler le projet. Cela se passe certainement plus souvent qu'on ne le pense, mais les femmes restent généralement discrètes, pour ne pas perdre le peu de pouvoir qu'elles parviennent à grignoter... Cette nouveauté amène beaucoup d'espoir quant à un rapport équitable entre hommes et femmes.

Le créneau de l'agriculture douce, moins agressive et demandant de repenser la qualité de vie, paraît bien correspondre aux femmes. En Suisse, elles seraient nombreuses à s'être engouffrées dans ce créneau, ce qui apparaît comme vraiment novateur.

De quoi se montrer optimiste pour l'avenir?

Dans les gouvernements des pays nordiques par exemple, la forte présence de femmes laisse se dégager gentiment une autre qualité de vie. Avec les générations futures, ce phénomène sera de plus en plus marqué. Autant les femmes avancent, autant les hommes peuvent prendre plaisir à un nouveau partage des tâches qui implique aussi celui des pouvoirs et de la façon de les gérer. Une critique plus radicale pourrait certes être menée, mais il est aussi nécessaire de faire preuve d'optimisme!

(ar)

«Le paysan est un homme comme un autre, sa femme également avec ses deux métiers de paysanne et de mère de famille.»

Francis Thévoz, municipal lausannois, Grand Prix du maire de Champagnac 1996

LA TERRE FAITE FEMME MILITE

Lorsqu'en Inde, des femmes embrassent littéralement les arbres pour préserver les ressources naturelles d'énergie, elles font de l'écoféminisme. Lorsqu'en Suède, des femmes préparent de la confiture avec des fruits traités aux pesticides et qu'elles l'offrent aux parlementaires, elles font de l'écoféminisme. Lorsqu'au Kenya, des femmes de la Ceinture Verte s'unissent pour planter des millions d'arbres dans des terres menacées de désertification, elles font de l'écoféminisme.

Le terme d'écoféminisme fut inventé par Françoise d'Eaubonne (*Le féminisme ou la mort*, 1974) qui en appelait à une revanche des femmes pour faire reverdir la nature. Depuis, le concept est devenu mouvement et, en 1980, une grande conférence fut organisée à Amherst, aux Etats-Unis, sur le thème *Femmes et vie sur la terre*.

A la base de l'écoféminisme, il y a l'idée que l'incommensurable volonté masculine de domination de la nature empêche la continuation de la vie. Autrement dit: trop de production incontrôlée empêche une reproduction biologique et sociale contrôlée. Et les femmes, ancestralement assimilées à la nature, sont les mieux placées pour faire prendre conscience de l'inévitabilité de la destruction de la planète si l'utopie de la croissance illimitée n'est pas stoppée.

Tout comme le féminisme, l'écoféminisme est à la fois théorie et mouvement. Parmi les nombreuses théoriciennes, citons-en trois de trois continents: l'Américaine Carolyn Merchant, l'Indienne Vandana Shiva et l'Allemande Maria Mies.

Martine Chaponnière

PORTRAIT D'UNE POTIERE ENTRE DEUX TERRES

Denise Millet, nous vous avons choisie car vous avez une expérience double, celle d'une céramiste contemporaine et celle d'une potière traditionnelle africaine. Comment y êtes-vous arrivée?

J'ai été attirée par l'argile dès l'enfance. J'avais un grand désir de travailler au tour. Mais à l'époque, le tournage était un métier d'homme. On me trouvait trop fluette. Alors j'ai fait des études de couture! Plus tard, mariée, avec un enfant, je me suis lancée dans la céramique presque en autodidacte. J'ai fait des services de table en grès dur pour mes amies, des pots, des plats. C'était la mode de l'artisanat, des choses près de la terre. J'ai bien vendu. Et puis, les temps ont changé et moi aussi. J'en avais assez des objets, je cherchais autre chose. J'ai accepté un travail de conseillère au développement organisé par le Bureau International du Travail. Je me suis retrouvée seule Blanche dans un petit village de la Haute-Volta (aujourd'hui Burkina Faso). Il s'agissait d'éviter

l'exode rural en aidant les potières locales à trouver des débouchés commerciaux pour leur pots. Le choc a été bouleversant pour moi. Je suis arrivée dans un village tout fait de cases en terre, des merveilles, avec une mosquée comme une immense termitière qui naît du sol et s'élève en plusieurs tours formant d'imposantes dentelles d'argile. Devant la beauté, l'équilibre de cette société où chacun connaît sa place, c'est moi qui avait tout à apprendre!

Comment êtes-vous sortie de cette situation assez surprenante?

Je n'ai pas fait de transfert de technologie. Les potières du village étaient beaucoup plus expérimentées que moi, car les fillettes apprennent à travailler l'argile avant de savoir marcher! J'ai valorisé leur savoir-faire traditionnel. Elles ont fait des formes nouvelles de leur choix, cendriers, cafetières et bols, etc. à côté de leur production traditionnelle de cinq formes de pots ronds d'une beauté et d'une qualité parfaites.

Comment avez-vous réintégré l'Europe après une telle expérience?

J'ai voulu approfondir ma connaissance théorique de ce séjour. J'ai fait un travail de diplôme à l'Institut universitaire d'études du développement, *La transmission du savoir chez les potières du Burkina Faso*. Je retourne le plus souvent possible en Afrique.

Parlez-nous du rapport de ces femmes à la terre et à leur travail

Les potières appartiennent à une caste et se marient dans cette caste. Les hommes y sont forgerons. C'est une caste qui est méprisée, mais crainte. La caste des agriculteurs est supérieure, car ils honorent la terre et la font fructifier. Les forgerons la violent en la cassant pour extraire le minerai et le métal. Les potières l'exploitent aussi, puisqu'elles arrachent l'argile. Mais agriculteurs, forgerons et potières sont complémentaires car le cultivateur a besoin d'un soc, d'outils et de pots pour conserver la récolte. Les potières ont besoin du mil.

Avez-vous observé des rites qui lient?

La région est islamisée depuis deux générations. Les pratiques anciennes sont supprimées. Mais les potières ont leurs secrets, bien gardés de génération en génération. Il y a des gestes, des tabous mais elles ne savent pas pourquoi. Le rouge, le sang sont tabou. Ce que j'ai pu comprendre de leurs réponses, c'est qu'elles travaillent une matière molle, l'argile et font des formes sphériques, creuses comme un utérus. Elles travaillent avec endurance toute la journée, sauf les jours où il y a des génies... Les forgerons, eux, travaillent le dur avec la force et par intermittence. Ils sont aussi les fossoyeurs et ils ont un rapport avec l'au-delà, les forces occultes.

Notre culture doit vous paraître assez terre après ces séjours. Comment vit une potière suisse?

Je travaille selon la technique de l'argile lissée, polissée, avec une cuisson douce, comme je l'ai appris en Afrique.

Au début il y avait le chaos, puis l'eau s'est séparée et la terre est apparue...

Les mythes de la création du monde se répètent, se précisent et se copient depuis l'origine de l'humanité. Selon les climats, les topographies, les cultures, ils insistent sur tel ou tel ordre dans l'émergence des éléments. Mais toujours il y a la terre, la mère nourricière, la créatrice et la gardienne des plantes, des animaux, de l'humanité.

Odile Gordon-Lennox

Dans nos terres occupées par les guerriers romains, cette terre-mère a été vénérée sous la forme de la déesse Cérès, qui faisait mûrir le blé. Son nom vient de crescere - qui fait croître - et nous pourrions encore l'évoquer en contemplant nos riches champs de céréales. Cybèle lui a fait une forte concurrence. Cybèle venue d'Orient, appelée Déméter en Grèce, personnifie la puissance végétative sauvage de la nature.

Les aventures de Perséphone, sa fille, condamnée à passer une partie de l'année sous terre, interprètent le rythme cyclique de la végétation et des cultures. Quand Déméter a quitté l'Olympe pour partir à la recherche de sa fille enlevée par le dieu des Enfers, la terre est devenue stérile. Déméter dans sa détresse s'arrêta à Eleusis, en Attique. Depuis lors, les mystères de la fécondation et du renouveau furent célébrés dans cette ville, un des grands sanctuaires de l'Antiquité, par des rites d'initiation dont le secret a été bien gardé. Déméter est le plus souvent représentée couronnée de blé, entièrement vêtue car la terre cache le secret de sa force fécondante. Sa fille inspire peut-être nos fermières à planter tant de fleurs autour de leurs maisons.

Déeses plus anciennes encore sont Gaia, mère de tous les dieux et Tellus - féminine malgré ce nom - qui représente la terre fertile dans les mythes grecs des origines. On leur faisait épouser le ciel ou la mer, nécessaires à leur fertilisation. Cette union avec un autre dieu, de l'espace, comme le soleil, ou de l'eau est presque universelle, à part quelques rares cas de parthénogénèse. Les histoires varient selon l'aridité du lieu, son climat chaud ou humide...

Le secret de la fécondation de la terre qui se passe dans l'obscurité et l'humidité a inspiré les rites propitiatoires. Toutes ces grottes et ces cryptes, ces lieux sacrés où les femmes vont prier pour leur fécondité et les hommes pour de bonnes récoltes, ils existent depuis la nuit des temps. Le christianisme les a admis, récupérés, substituant aux anciennes déesses terre la mère de Dieu, Marie. Dans les sanctuaires très anciens, elle est souvent représentée par une vierge noire et parfois d'allure plutôt sauvage.

Le parallèle entre la fécondation de la terre et celle de la femme se retrouve dans les mythes agraires les plus divers, éloignés dans le temps ou l'espace. L'homme laboure avec le soc, dur comme un sexe masculin, la femme enfouit et accompagne la graine, la transplante quant il s'agit du riz, la fait germer pour le manioc. Dans la Bible, la femme est un champ dont il faut prendre soin, etc. Pour certains peuples primitifs, le foetus humain vient directement de la terre où il a vécu une transformation qui répète celle de la création du monde. Les traditions des Indiens Aché du Paraguay exigent que le nouveau-né soit étendu sur la terre dès l'instant de la naissance puis élevé dans les airs, accepté parmi les hommes debout.

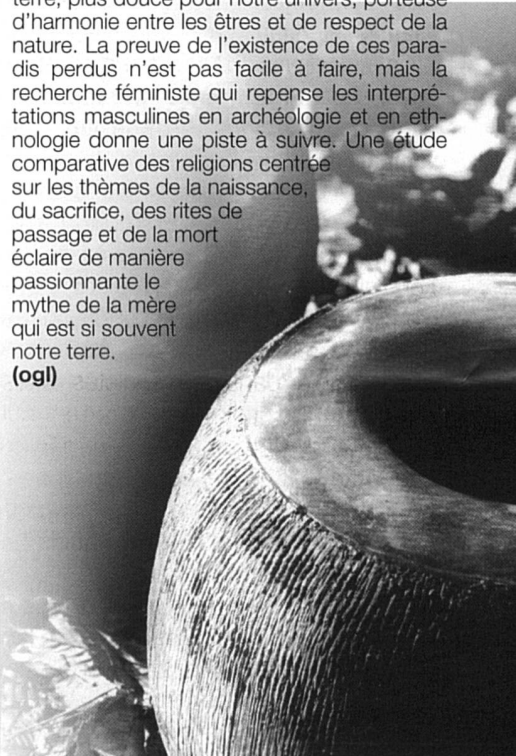
Si l'être humain vient de la terre, il y retourne après sa mort. La déesse terre en retire une puissance toute spéciale sur le sort des humains et sur la mort. Cette dualité déesse créatrice - déesse de la mort et du renouveau renforce le sentiment de mystère et de peur qui pèse sur les humains. L'image d'une terre-mère dont le vagin est denté et qui peut dévorer ses enfants est très répandue, mais n'est pas forcément perçue comme négative. Certaines croyances y voient l'étape nécessaire pour le renouveau. Les rites de sacrifice

d'un être vivant, humain ou animal, accompagnaient souvent le culte de la déesse terre créatrice et existent encore dans certaines religions où le symbolisme du sang est très fort. La déesse terre Catlicue du Mexique aztèque exigeait de tels sacrifices. Elle partage avec Déméter d'être entourée de serpents, sur sa jupe.

Ce lien avec l'autre monde par la terre a encore d'autres ramifications. Selon certains anthropologues, il expliquerait la prépondérance des femmes dans le chamanisme. Les femmes ont ce don de deviner, d'interpréter, d'être l'intermédiaire avec un au-delà dont la porte est bien souvent sous terre. La Pythie de Delphes rendait ses oracles en s'inspirant des exhalaisons qui montaient d'un gouffre béant.

A notre époque, une mouvance féministe s'intéresse à ressusciter l'équilibre des temps anciens liés au culte d'une déesse mère-terre, plus douce pour notre univers, porteuse d'harmonie entre les êtres et de respect de la nature. La preuve de l'existence de ces paradis perdus n'est pas facile à faire, mais la recherche féministe qui repense les interprétations masculines en archéologie et en ethnologie donne une piste à suivre. Une étude comparative des religions centrée sur les thèmes de la naissance, du sacrifice, des rites de passage et de la mort éclaire de manière passionnante le mythe de la mère qui est si souvent notre terre.

(ogl)



Chez les Indiens Jivaro d'Equateur, la terre-mère s'appelle Nunui. Elle s'occupe de la croissance du yuca, le manioc, leur nourriture de base. Chaque femme doit attirer Nunui dans son lopin. Aperçue au cours de rêves ou de séances hallucinogènes, elle est petite, grosse et vêtue de noir. Elle aime danser la nuit dans les jardins bien préparés. Cachée sous terre pendant la journée, elle fait pousser les plantes. Les femmes se lèvent à l'aube et chantent une petite chanson pour lui donner le temps de se cacher sous terre... Les femmes enterrent des pierres de couleur, les bébés de Nunui, qu'elles placent dans des endroits secrets de leur jardin.

Plus au sud, c'est Pachamama qui fait pousser la nourriture. Elle est exigeante et demande des libations et des offrandes. Négligée, elle se venge en infligeant sa maladie, la pacha. Au moment des semailles, les Incas lui sacrifient un lama dont le sang fertilise le sol. Les femmes savent quand elle a ses règles et ne doit pas être dérangée. On parle peu de Pachamama dans les chroniques mais son culte est bien vivant. Son image se cache souvent derrière celle de la Sainte-Vierge.